

## **Les loisirs de ma solitude / [Anon].**

### **Contributors**

Verdalle, Jean Louis Conrad de.

### **Publication/Creation**

Lyons : Duplain, 1764.

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/a7rpwb4a>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

# LES LOISIRS

DE

42496(3)

## MA SOLITUDE.

---

OUVRAGE MORAL.

---



A LYON.

Chez DUPLAIN, Libraire.

---

M. DCC. LXIV.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

**L'**Ouvrage que je présente au Public est d'un Militaire, qui dans ses momens de repos ne trouve point de plus doux délassement que de méditer sur la vie humaine. Il m'a été remis pour l'examiner, & il m'a paru digne de voir le jour. Ce ne sont point des réflexions dictées par une fausse philosophie, ni par un esprit de misanthropie & de causticité. Tout y respire l'honneur la sagesse, & l'aménité des mœurs.

---

TABLE DES CHAPITRES.

<b>D</b> E la fortune,	page 3
Du bonheur.	7
Histoire de Démophon, ou du Philosophe dé- trompé.	22
De l'amitié.	25
Histoire de Phinée & de Moclés, ou les deux Amis.	33
Du citoyen.	47
Fin de la Table.	



# LES LOISIRS

DE

## MA SOLITUDE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*De la fortune.*



On ne peut comparer la fortune à une de ces Coquettes altières qui dédaignent l'hommage d'un amant timide. Le mérite ne procure pas toujours les faveurs. Le hazard & le caprice la gouvernent. Son caractère se rapporte assez à celui de l'amour.

∞

Quelques talens que nous puissions avoir, si nous n'avons l'art de nous plier au génie de ceux de qui nous attendons des bienfaits, il est rare d'en obtenir des faveurs.

La modération dans les desirs feroit bientôt désertier la cour de la Fortune. Celui qui passe sa vie à courir après elle cherche , ainsi qu'un Chymiste , la connoissance du grand œuvre.



L'amour - propre , l'ambition , l'avarice , inspirent aux hommes le desir de parvenir. Ils s'embarquent sur une mer orageuse sans en connoître les écueils , & trop souvent ils renoncent à la raison qui leur serviroit de boussole , ou d'une carte fidelle pour leur indiquer les dangers. Le vaisseau fait route à pleines voiles ; un vent favorable l'approche du port tant désiré. Les vents contraires gémissent de leur esclavage. Le ciseau de l'envie coupe le sac qui les renferme. Ces vents partent , excitent la tempête. Le vaisseau se brise ; & la fureur des flots disperse au loin ses débris.



Lorsque la mort termine nos jours ; répondez-moi , nouveaux Parvenus ; vous qui faisiez votre seule étude, votre unique plaisir d'un vil & sordide intérêt, que vous reste-t-il de vos richesses ! le mépris. Si la vanité a gravé vos noms, en lettres d'or, sur le marbre, sur le porphyre, votre orgueil ne rappelle-t-il pas vos vexations ?

Les personnes vertueuses que les talens, le mérite ou l'illustre naissance élevent aux dignités, ne font pas, il est vrai, des fortunes aussi rapides que vous. Elles n'ont pas employé le secours de la féerie pour bâtir des palais; les bronzes, les marbres de rapport ne brillent point dans leurs appartemens; mais leurs noms sont chers à la patrie: on couronne de fleurs leurs tombeaux, on les arrose de larmes.

Il est rare qu'un parfait honnête homme puisse, par ses talens, acquérir de grands biens. Il n'appartient qu'à des naturels heureux de concilier l'exakte probité avec la fortune.

La vertu conserve toujours les droits, aidée des remords; elle punit ceux qui l'ont abandonnée pour courir après de faux & criminels trésors.

Cléarque, vous possédez des biens immenses. Citoyen zélé, en vous l'Etat trouve des secours prompts, utiles. Vous protégez vos parens, vous aidez vos amis; même des inconnus. Il suffit d'être malheureux pour vous intéresser. Avec des sentimens si nobles, Cléarque, dépensez hardiment. Dans

vos vastes & superbes jardins , forcez la Nature , captivez les eaux , changez l'ordre des saisons ; faites-y régner un Eté éternel. Dépensez. Les richesses ne vous font pas oublier que vous êtes homme.

∞

Vous voulez , dites-vous, Aristodème, confier vos chagrins à Orgon. Il est vrai qu'il peut les adoucir. Il le doit. Votre pere a causé sa fortune avant son opulence. Orgon vous traitoit d'ami : croyez-moi , dispensez-vous à présent de le voir ; l'ingrat vous méconnoît.

∞

Isma est née dans la bourgeoisie ; de grands biens lui font prendre un vol plus élevé. Elle oublie son origine. Ses filles sont entrées dans d'illustres Maisons. Isma tout-à-coup pense être Dame de qualité. A demi couchée sur des carreaux , elle articule à peine les noms des Bonzes , des Mandarins , des Princesses , dont elle se croit amie.

✦

Lisandre , pour donner à ses deux filles des époux d'une naissance illustre , achete d'une partie de ses biens le mépris de ses gendres , ou de ses petits-fils.

Damis

Damis, laissez auner votre fils secondé de vos conseils, il sera un bon Commerçant ; vous en allez , peut être , faire un mauvais Juge. Les Professions héréditaires , feroient de plus grands Hommes dans tous les Etats.



Si on consultoit l'honneur avant que de chercher les dignités , les personnes sans talens feroient moins de vols au vrai mérite.



Sans les laboureurs , les artisans , le peuple , que deviendrait les riches. Cependant, trop communément, ceux-ci méprisent des hommes qui par leurs pénibles travaux, fournissent, non-seulement aux besoins de la vie; mais encore au luxe & aux plaisirs. Ces gens abjects, auxquels on accorde, à peine, le titre d'homme, ne sont-ils pas plus estimables qu'un noble inutile à son Souverain & à sa Patrie.



Ircan, sorti à peine des mains des femmes, obtient, pour plusieurs heures, le commandement d'un Corps de Spahis; son argent le fait préférer à d'anciens & braves Officiers, à qui le peu de fortune à servi de barrière. Ircan com-



mande, il fait tout, il décide : en un moment il a acquis toutes les qualités militaires.



Thamas approche du Sophi, porte la pèlisse doublée de renard noire, chasse avec le Prince, soupe dans l'intérieur de son palais. Thamas, chose rare, est toujours mon ami.



Alceste est fils d'un vieillard respectable, qui, par sa bravoure, sa conduite, ses talens, est parvenu aux derniers grades, & , avec succès, a commandé les armées. Alceste sera digne un jour de les mener à la gloire. C'est à ses vertus seules qu'il doit l'estime du Prince, & les honneurs dont il est décoré.



La piété, la valeur, l'humanité, l'amour de la Patrie, forment le caractère d'Alcidor. Le mérite, plus encore que la faveur, le met à la tête des armées. L'Envie en gémit, chaque jour elle lui tend des embûches ; puisse-t-il en triompher !



Alcante a toujours été favorisé de la Fortune ; c'est pour lui seul qu'elle

n'est pas aveugle. Dans les disgrâces les plus accablantes, elle ne l'a jamais abandonné; aussi possède-t-il les qualités nécessaires aux grandes places, la prudence dans le conseil, l'exactitude, les détails à la tête de l'armée; le savoir, le travail, la finesse dans les négociations. A toutes ces qualités qui lui sont naturelles, Alcante joint l'avantage d'être toujours nécessaire à son Souverain.

✽  
 Vous pouvez, il est vrai, Istinkin, gagner le ciel, en servant les Dieux comme vous le faites; mais vous ne parviendrez que difficilement à être un chef des Bonzes. Quittez le soin des pauvres & des malades, dépensez noblement, achetez chèrement les grades de Mandarins des loix, embellissez la doctrine trop nue, mais sublime, du grand Confucius, devenez même homme à bonnes fortunes, & vous parviendrez.

✽  
 J'ai plusieurs enfans, dit Ibrahim, j'en fais un Iman; ma faveur, mon crédit me font espérer qu'il parviendra, & qu'il soutiendra un jour ses freres. C'est ainsi qu'Ibrahim veut disposer d'un bien qui ne doit être donné qu'aux pauvres, & au mérite.

Mélite & Alcidon s'aiment dès l'enfance : la vertu, le rapport d'humeur, une tendre sympathie ont formé ces liens. Alcidon n'est pas riche ; mais son mérite personnel lui attire l'estime générale : Ses alliances le font considérer. Orgon, pere de Mélite, possède assez de bien pour unir les deux amans. Son avarice lui fait négliger le bonheur de sa fille ; plus d'espérances pour le malheureux Alcidon.

Mélite, victime d'une autorité trop absolue, épouse Phinée ; homme d'un caractère aussi bas que l'est sa naissance. La perversité de son cœur, son peu de droiture, sont réparés par cent mille livres de rentes : c'est une draperie précieuse qui cache les difformités de son ame. Un vil intérêt forme de tristes liens, l'Amour en gémit. Phinée, dans la débauche, dissipe une partie de ses richesses, un procès perdu contre des mineurs, acheve de le ruiner. Son épouse infortunée pleure ses malheurs dans la solitude d'un Couvent.

Thersandre avoit une fortune médiocre. Son mariage avec Arsinoé lui donne un superbe hôtel à la ville, une ta-

ble délicate, un palais, & des jardins délicieux à la campagne. Therfandre est-il heureux? Oui, sans doute, si on fait confister, le bonheur dans l'opulence. Mais pénétrons jusques à l'intérieur de sa maison; voyons cet homme qu'on croit être fortuné. Therfandre est dévoré de chagrins; sa femme, fiere des richesses qu'elle lui a aportées, les dissipe au jeu & en dépenses superflues, qu'un luxe, poussé à l'excès, lui rend nécessaires. Plus que coquette, elle fait chaque jour de nouveaux outrages à son époux. Il le fait; il n'ose élever. Therfandre n'étoit-il pas plus heureux dans sa médiocrité? Oui, sans doute.



La jeune Célimene est à marier; a-t-elle du bien, demande-t-on? on ne s'informe pas si Célimene a des vertus & des mœurs; faut-il qu'on ne pense jamais à associer les caracteres dans le mariage. L'affaire la plus intéressante de sa vie se conclut en huit jours. On sort la jeune personne du couvent pour aller à l'Eglise; le mariage se consomme. Le lendemain, si les deux époux venoient séparément dans une assemblée, je ne se-

rois point étonné de les entendre demander : Qui est Monsieur ? Qui est Madame ?



Le cœur est presque toujours un mauvais conseiller ; & le peu d'aisance dans un mariage n'en éloigne que trop souvent l'amour.



Elise , quel emportement ? vous parlez de séparation , vous redemandez votre bien , vous plaignez-vous de Clitandre ? Il vous aime , il est doux , complaisant ; quelques chagrins l'auroient-ils fait sortir de son caractère ? Je le connois , il viendra à vos genoux réparer la faute. Quoi ! vous pleurez ! Elise , confiez-moi vos peines... Monsieur , elles sont cruelles ; Clitandre , avec lequel vous me croyez si heureuse ; Clitandre , l'auriez-vous jamais pu penser ; Clitandre , à qui j'ai apporté de si grands biens , me veut forcer d'aller passer six mois dans une fort belle Terre , il est vrai ; mais située à dix lieues de la Capitale.



Le riche Philémon veut être homme d'esprit. Dans un vaste cabinet on voit sur des tablettes artistement sculptées de magnifiques collections de livres , d'es-

campes , de coquillages , des productions rares de la Nature , des pierres antiques , un médaillier complet s'offrent aux regards étonnés des curieux. Admirez ; mais ne consultez pas Philémon : il n'a lû de sa vie.



Est-ce un Souverain qui habite ce palais , je vois une foule de courtisans , j'entends une musique harmonieuse. Non , c'est Ariston : nouveau Lucullus , moderne Sybarite , il ne fait que s'éveiller. Cette multitude n'est composée que de poètes , d'artistes , de fades adulateurs , qui viennent encenser leur idiole. Ariston a de l'esprit , du goût , des talens , fait même des comédies , qui , quoique tristes & froides , sont bien écrites ; mais Ariston aime la louange : ce défaut obscurcit ses bonnes qualités. L'argent fait tout ; on l'a dit long-temps avant moi : en effet , sans argent point d'amis , point de parens , point de protecteurs , & on pourroit même dire , point de probité.



Une montagne escarpée & inculte offre aux passans un Temple antique à moitié ruiné ; une Beauté modeste en garde l'entrée ; ses yeux sont doux &

timides , l'or & les pierreries ne brillent point sur ses vêtemens , elle est parée de ses seuls attraits. Entrez , dit-elle , je suis la Vertu ; la Paix , la Candeur , la Justice me servent de compagnes , les remords n'ont jamais souillé l'air que je respire : entrez , vous jouirez du vrai bonheur. Non , lui répondent les voyageurs , non ; nous cherchons la Fortune.



Plus loin s'éleve un édifice somptueux ; diverses nations de la terre remplissent les portiques : quelques personnes à l'écart , & en petit nombre , n'approchent qu'en tremblant du parvis ; l'Injustice , l'Avarice , la Fraude , ouvrent l'intérieur du Temple : jadis le Mérite en avoit seul la clef. C'étoit au temps de l'âge d'or ; ce siècle ne reviendra jamais. La Fortune , une coupe à la main , au fond du sanctuaire , présente une liqueur aux ambitieux ; à peine en ont-ils approché les levres , qu'ils perdent le souvenir du passé. Celui-ci méconnoît son pere ; celui-là , son ami , même son protecteur ; cet autre , le maître dont , la veille , il se trouvoit l'esclave.

---

## C H A P I T R E II.

### *Du bonheur.*

**J**E demande à ceux qui croient jouir de tous les plaisirs , s'ils sont heureux. Ils conviendront que dans les momens mêmes où ils se livrent aux plus séduisantes voluptés, leur ame n'est jamais pleinement satisfaite. Preuve évidente que l'homme est destiné à une félicité purement spirituelle ; félicité que la vertu peut seule acquérir.

✻

Se contenter de peu ; désirer encore moins ; n'avoir rien à se reprocher ; être homme enfin : voilà le vrai , l'unique bonheur, le seul qui dépend de nous.

✻

L'indigence urgente , les infirmités , les douleurs vives du corps , sont les seuls malheurs ; tous les autres maux, de quelque nature qu'ils soient , tous ces maux sont idéales.

✻

La destinée , dont on se plaint , n'est autre chose que nos vices. On est , le



plus souvent, l'artisan de sa mauvaise fortune.



Le plus grand obstacle au vrai bonheur, est l'amour-propre. Un homme comblé de richesses, desire toujours. Tyrannisé par ses passions, il ne peut connoître la félicité.



Les passions, par elles-mêmes, ne sont pas dangereuses ; leurs excès seuls nous dégradent. Sans elles, connoîtroit-on la sagesse ? De même sans les chagrins on ignorerait les plaisirs.



Tous les hommes sont méchants, il est vrai ; mais ils sont nés pour la vertu. Je ne veux, pour le prouver, que ce mouvement secret, auquel les plus vicieux ne peuvent résister à la vûe, ou au récit d'une belle action.



Que de nuits ai-je passées sans me livrer au sommeil ! Que de soins ! Que d'inquiétudes ! Enfin je plais à Célimène, je faisois mon bonheur de sa seule tendresse. A peine suis-je au comble de mes vœux, que les soupçons, la jalousie injurieuse ou délicate, me déclarent une guerre cruelle. Je me festime quelquefois

objet de mon culte. J'ai su l'attendrir; un autre ne pouvoit-il pas avoir le même avantage, & m'enlever son cœur : elle lui reproche intérieurement le don qu'elle m'en a fait. J'aurois voulu qu'elle ne m'eût point aimée ; je lui fais un crime de mon triomphe. Ainsi ce bonheur qui, dans mon imagination, se peignoit avec tant de vivacité ; ce bonheur, pour lequel j'aurois sacrifié ma vie ou ma fortune, se trouve mêlé d'amertumes. Quelques momens heureux près de Célimene, valent-ils les chagrins auxquels je me suis livré ? Non, sans doute.



Crispe mettoit toute sa félicité, employoit tous ses instans à l'éducation d'un fils unique l'espérance de sa maison. Le jeune homme répondoit à ses soins, à son attente. Héritier de grands biens, d'un nom illustre, il avoit les vertus de ses ancêtres. Crispe, pour augmenter la fortune d'un enfant si chéri, accumuloit richesses sur richesses, & se privoit de ce superflu, que le luxe a rendu nécessaire : le fils, l'objet de son amour, de ses plus tendres inquiétudes, vient de périr : falloit-il se livrer à tant de tourmens

pour enrichir des Collatéraux; Si Crispe avoit pensé qu'il n'y a rien d'assuré dans la vie, ce malheur lui auroit paru moins cruel; la sagesse l'auroit mis au-dessus de tout événement.

✠  
Alcante, si votre stoïcisme est véritable, que vous êtes heureux! Il est doux, après avoir été élevé aux plus éminentes dignités, de mener une vie privée; il est salutaire de connoître le faux brillant des grandeurs, mais si vous ne vous êtes pas soustrait au tyrannique empire de l'ambition, Alcante, vous êtes le plus à plaindre des hommes.

✠  
Un bien raisonnable, des amis, une société de gens de Lettres, du goût pour toutes les sciences, une maison agréable peu distante de la ville; ce sont les avantages dont jouit Cléon. Dégagé d'un poste brillant, il sent mieux le prix de la liberté. Les besoins multipliés ont toujours rendu les hommes malheureux, ce sont de rudes chaînes qui les tiennent en esclavage: ces besoins sont aussi contraires à chaque individu, que l'est un trop grand luxe à toute une nation.

✠  
Comment l'homme peut-il être sa-

est fait ? L'ambition, presque toujours, lui choisit un état qui n'est point analogue à son caractère. Riche, il veut tout envahir; dans une fortune bornée, il soupire après l'opulence, ne pourra-t-il jamais se contenter d'une honnête médiocrité ?

L'Empereur Marc-Aurèle savoit allier la philosophie à la souveraine puissance; l'une mitigeoit l'autre : austère dans ses mœurs, amateur de la gloire, l'étude ne l'éloignoit jamais du gouvernement de l'Etat. Si la Reine Christine de Suede avoit suivi l'exemple de ce sage & grand Prince; loin de descendre du Trône, elle y seroit restée pour faire le bonheur de ses Sujets. L'étude de l'Histoire & des Belles-Lettres ne doit servir aux Souverains que de délassement; ils sont appelés à des occupations plus utiles.



Si on se flattoit moins de réussir dans ses projets, on sauroit prévenir les obstacles; &, n'ayant pu vaincre ces obstacles, on seroit moins affligé. De même que les feux follets pendant l'été brillent aux yeux des voyageurs; de même les passions offrent au cœur leurs

faux attraits, l'éloignent du parfait bonheur, & le détournent de la vraie route qui y conduit.

---

### CHAPITRE III.

*Histoire de Démophon, ou du Philosophe de-  
tiompé.*

**J**E suis les hommes, dit Démophon : ils sont tous parjures, cruels, vindicatifs, faux, avares, ingrats ; leur commerce me fait horreur. Notre Philosophe se retire à la campagne ; Clitandre, son ami, excepté seul de l'anathème lancé contre le genre humain, le suit dans sa retraite.

Le jardinier de Démophon avoit une fille unique, les graces de la jeunesse, sa naïveté, la modestie qui régnoit dans ses yeux, un ajustement d'une élégante simplicité, rendoient Toinette charmante. Quel écueil pour la philosophie !

Bientôt Démophon perd de vûe ses principes ; Toinette insensiblement le réconcilie avec le genre humain ; il soupire, met tout en usage, promesses, présens, pour séduire la jeune villa-

geoise. Insensé! il ne voit pas qu'il tombe dans les égarements qu'il reproche à la Nature entière : soit vertu, soit ambition, l'innocente Toinette lui résiste; Démophon n'en est que plus épris.

Un philosophe se met au-dessus des préjugés; je veux, dit celui-ci à Clitandre, m'unir pour jamais à Toinette : elle ne connoît point le séjour contagieux des villes; je n'en dois craindre aucune trahison; je me trouverai au comble du bonheur. Dans ma solitude j'aurai une compagne fidelle, dont je formerai le caractère, ou, pour mieux dire, elle s'appropriera le mien. Le mariage se conclut dans les transports de la joie; Démophon s'écrioit : je suis trop heureux! mes livres, mon ami, ma femme vont remplir tous mes momens, & les rendre voluptueux. L'amour est un mal épidémique; il se gagne quand on l'approche de trop près. Clitandre est d'abord étonné du changement dans le caractère de son ami, il admire les égards qu'il a pour son épouse; bientôt il envie son sort: enfin il ne peut résister aux attraits de Toinette, il combat quelque tems, mais envain, un penchant qui peut le rendre coupable d'une

infidélité, d'une trahison : enfin l'amour est vainqueur ; Clitandre parle, la légèreté de Toinette, la coquetteries si naturelle à son sexe, le firent écouter, & pour le malheur de Démophon, il ne fut que trop lui plaire.

Il ne faut pas habiter les villes & la Cour, pour apprendre à feindre. La ruse & la trahison sont de tous les pays : cependant, malgré la contrainte dans laquelle vivoient les deux amans, l'époux fut assuré de toute son infortune ; trahi par tout ce qu'il a de plus cher, par un ami, par une maîtresse, par une femme, où se retirera-t-il ? dans un désert ? Non ; sans éclat, il abandonne les infideles à leurs remords, retourne dans le monde, c'est l'école de la sagesse ; commerce avec les hommes, plaint leurs foibles, connoit les siens ; profite de cette découverte, que trop d'amour-propre lui avoit cachée jusqu'alors. Si le vice dégrade l'Humanité, les réflexions qu'il occasionne au vrai sage, lui rendent la vertu plus chere, & lui procurent cette paix de l'ame sans laquelle il n'est pas de vrai bonheur.

## CHAPITRE IV.

*De l'amitié.*

**C**Roire trouver de vrais amis , c'est croire aux apparitions des fantômes. Soyez dans l'abondance , tout le monde vous traite d'ami ; ne vous flattez pas d'en avoir , c'est à votre crédit , à vos richesses que vous les devez.



Si on s'aimoit moins , on aimeroit mieux les autres. Chez la plupart des hommes , l'appas du plaisir , l'intérêt forment leur union ; le moindre événement la détruit.



Un Sauvage de l'Amérique qui arriveroit en Europe , & qui se trouveroit dans une certaine Capitale , seroit bien surpris & trompé. Tout l'extérieur des habitans de cette Capitale , sur-tout de ceux désignés sous le nom de la bonne compagnie , & qui , par leurs mœurs , se trouvent souvent la plus mauvaise , tout l'extérieur de ces habitans annonce la plus parfaite cordialité. Alors notre Sauvage s'écrieroit : Heureuse ville qui renfermez un peuple d'amis ! un de vos



habitans est-il malade ? nombre de ci-  
 toyens vont à sa porte ; tous s'intéres-  
 sent à sa santé ; il faut , ou que l'humani-  
 té soit leur premier sentiment, ou que  
 cet honnête homme soit bien considéré,  
 bien utile à l'Etat. Le malade meurt ; on  
 court à ses obseques , une partie de la  
 ville prend le deuil , une file de carros-  
 ses suit le convoi. Un autre citoyen a un  
 procès ; chacun s'empresse à solliciter  
 ses Juges. Celui-ci vient d'obtenir un  
 poste distingué : que d'embarras ! à peine  
 chez lui peut-on fendre la foule. Mais  
 si le bon Américain étoit instruit que le  
 plus grand nombre de ceux qui vont à  
 la porte du malade n'y sont conduits que  
 par l'intérêt, par une vaine curiosité ;  
 que cette troupe de pauvres qui précède  
 le convoi , n'est guidée que par l'osten-  
 tation de ses héritiers : si cet Américain  
 savoit que ce plaideur a gagné un pro-  
 cès inique , que son crédit a été em-  
 ployé à ruiner une famille : s'il con-  
 noissoit encore que l'homme pourvu du  
 poste distingué vient d'être déplacé , vic-  
 time des intrigues d'un faux ami , au-  
 quel il avoit donné toute sa confiance ;  
 que dès le moment il vient d'être dé-  
 laissé , outragé , calomnié par ceux qui

s'empressoient à lui faire la cour : qu'alors , avec justice , notre Sauvage regretteroit les bois , la chasse , ses mœurs peu polies , mais innocentes ; & qu'il diroit avec raison : O ville injuste ! vous ne renfermez dans vos murs que la trahison , l'avarice & l'ingratitude !

Ce n'est pas par ce vains regrets que l'on doit honorer la mémoire des défunts ; mais en exécutant leurs dernières volontés. On n'oublie que trop souvent cette sage maxime. Un dépositaire d'un Fidéicommiss , certain de l'impunité , ne le rend point à une famille. Des enfans ingrats , des héritiers avides n'exécutent pas les charges portées dans un testament , plaident contre la veuve qui étoit chère au défunt , la chicanent sur son douaire , ses reprises , la ruinent enfin ; les domestiques perdent souvent leurs salaires ; les créanciers sont , la plupart , frustrés de leurs avances , l'avarice souvent même porte ces héritiers dénaturés à déshonorer la mémoire du bienfaiteur , à faire casser l'acte authentique du testament. C'est ainsi que les loix , toutes justes qu'elles sont , ne servent que trop souvent à protéger l'injustice.

Les excès opposés sont également préjudiciables à l'amitié.

Dès l'enfance Ariste est lié avec Arguant. Ariste, d'un caractère altier, veut subjuguier son ami. Philosophe austère, il ne cesse de le condamner, critique les moindres actions. Une passion dominante triomphe d'Arguant. Ariste, d'autorité, veut l'en guérir, sans avoir égard aux foiblesses humaines ; semblable à un chirurgien qui, loin d'employer des remèdes doux & utiles à la guérison d'une plaie, couperoit la partie offensée, & causeroit la mort au malade.

Iphis aime la vertu ; mais il aime encore plus Cléarte : il sert ses passions, entre dans tous ses goûts, leur applaudit. Il pourroit ramener son ami à la sagesse, il a toute sa confiance. Cléarte, d'un naturel docile, suivroit de salutaires avis ; Iphis n'ose les donner, il craint de causer des peines à son ami, ou de refroidir leur union.

Thélamon pousse à l'excès son attachement pour Cléambule : il voudroit être le seul objet de ses pensées, de ses actions : la moindre négligence de la part de son ami est un crime : jaloux, soupçonneux, il exige sans cesse des sacrifices.

Ariste, Iphis, Thélamon, ne connoissent point la vraie amitié. Ariste est trop dur, Iphis trop indulgent; Thélamon est dominé par l'amour propre.



Il y a des amis sinceres, mais malheureux; il suffit qu'ils se mêlent d'une affaire pour qu'elle n'ait aucun succès. Il y en a d'autres trop vifs, qui, avec les meilleures & les plus droites intentions, gâtent tout. Il y en a d'une tiédeur extrême; c'est envain qu'on les presse de solliciter des Juges ou des Ministres chez lesquels ils ont du crédit: pour reveiller chez eux l'humanité, il leur faut des événemens décisifs, tels que la captivité, la perte totale des biens, de la fortune, une maladie dangereuse, la mort. Il y a d'autres personnes, enfin, qui se disent amis, qui s'empresent d'obliger; mais c'est uniquement par un esprit d'intrigue.



Il m'arrive une affaire qui me peut ruiner entierement. Je vole chez Alcidas; depuis long-temps je le crois mon ami; c'est un homme d'esprit, il me peut aider de ses conseils, de son crédit, & me tirer de peine, Alcidas me serre dans ses bras: à peine se don-

ne-t-il le temps de s'habiller : nous courons toute la ville, nous visitons hommes d'affaires , Procureurs , Avocats : je lui parle de me retirer à la campagne : quelle folie ! me répond Alcidas : le parti est violent , c'est s'enterrer tout vit : un homme de naissance , de mérite ne peut manquer. Je me trouverai heureux , ajoute-t-il , si vous voulez accepter un logement chez moi ; ma table , ma bourse , tout est à votre service. Ma délicatesse m'empêche d'accepter ses offres : peu de temps après je me trouve contraint de les lui rappeler ; Alcidas avoit tout oublié.



Les meilleures actions , dès qu'elles passent certaines bornes , deviennent vicieuses. Il en est de même de l'amitié. Ce sentiment, lorsqu'il est véritable , exige d'employer tous les moyens pour parvenir à retirer un ami de ses égaremens ; s'il y persiste , continuer de lui être attaché , c'est participer à ses vices. Un homme sans religion devoit être banni de la société , tous sentimens lui sont inconnus. Un conjuré , un chef de parti , un séditieux , ne peut espérer le secret. C'est passer les bornes de l'amitié.

tié, c'est se rendre criminel, que de ne point révéler de si dangereuses confidences.



La parfaite union doit être désintéressée: & pour qu'elle puisse sans altération subsister entre deux amis, il faut qu'ils se garantissent mutuellement de toute passion effrénée; & l'avarice en est une d'autant plus malheureuse, qu'elle a toujours été contraire à la société.



Les liaisons bien intimes entre les femmes sont toujours rares. Les femmes ne se voyent que pour leurs plaisirs, par désœuvrement, pour disserter sur l'élégance de leur parure, pour se faire des larcins les unes aux autres de leurs amis, de leurs amans. L'envie, la dissimulation, la coquetterie, forment presque toujours leur caractère; leurs confidences ne sont jamais entières.



Il est cependant des femmes douées d'un discernement juste & solide, capables d'amitié. Elles l'emportent, à ce sujet, sur les hommes, par la délicatesse du sentiment & par la noblesse de leurs procédés; mais aussi, lorsqu'elles se livrent à des passions vives, elles tom-

bent en des excès qui nous sont inconnus; ces excès ne seroient-ils point causés par la foiblesse de leur constitution.



Les louanges simulées que se donnent les femmes d'un air si affectueux, nous devroient mettre en garde contre leurs discours séducteurs.



De même que l'amour, l'amitié a ses voluptés d'autant plus séduisantes, que ces voluptés sont moins sujettes à d'étranges révolutions.



La perte d'un ami est plus cruelle que ne l'est celle d'une maîtresse; l'une peut se réparer, & l'autre est presque toujours sans remède.



Le gout du cabaret, détruit par des mœurs plus policées, avoit cependant un avantage. Alors les hommes étoient plus unis; c'étoit au cabaret que l'amitié naissoit, s'entretenoit; où se traitoient, enfin, les affaires les plus essentielles, les plus épineuses.



Les joueurs se donnent des secours mutuels, on diroit qu'ils sont amis; mais s'ils se prêtent de l'argent, c'est pour le jouer, & le perdre.

Ne cherchez point chez les Bontés de l'humanité, de la générosité : de même que les femmes, ils sont implacables dans leurs haines ; mais ils n'ont pas leur sensibilité.



On voit chez les Militaires régner la cordialité : ne seroit-ce pas que le peu d'aïfance rend l'homme ordinairement plus tendre ? Le trop grand luxe multiplie les besoins ; il détruit l'amitié & endurecit les cœurs.

---

## C H A P I T R E V.

*Histoire de Phinée & de Moclés, ou les deux Amis.*

**L'**Intérêt, le seul gout des plaisirs, n'avoient point formé l'union qui régnoit entre Phinée & Moclés, ils la devoient à leurs vertus & à une heureuse sympathie. On ne les connoissoit que sous le nom estimable des deux amis.

Phinée, à la mort de ceux qui lui avoient donné le jour, se trouva dans une situation cruelle ; son pere avoit exercé divers emplois qui le rendoit



Comptable ; le Public le croyoit riche : le gout excessif du vieillard pour la dépense ; la vanité d'une femme trop chérie , à laquelle il ne pouvoit rien refuser , lui avoient fait tenir un état considérable. La mort fit disparoître l'enchantement ; une foule de créanciers s'emparent des biens du défunt. Phinée, ruiné , cherche à cacher l'excès de ce désordre & son malheur : Moclés en est instruit ; la vraie amitié est surveillante , attentive. Ce nouveau Pilade part furtivement , se défait d'une partie de ses biens situés dans une Province éloignée. De retour , il fait porter chez Phinée , comme une restitution , l'argent qu'il vient de recevoir. Les emplois que le pere de cet ami avoit exercés , qui l'avoient exposé à être souvent trompé , la facilité rendoient la chose possible.

Phinée fait part à Moclés d'un événement si inopiné. La connoissance que j'ai , lui dit-il , de votre sensibilité & de votre attachement pour moi , m'empêchoit de vous confier mes peines ; elles sont dissipées : il ne me restoit rien de la fortune de mon pere ; cette restitution me rend mes biens. Votre peu de con-

lance me touche , lui répond le généreux Moclés , elle est trop injurieuse à nos sentimens. Auriez-vous pû penser que je vous viffe dans l'indigence , sans chercher à l'adoucir. Non , répond Phinée , je n'ai jamais douté de votre amitié ; j'en craignois les effets , ils auroient trop couté à ma délicatesse. Cette conversation tendre , où le cœur s'exprimoit avec cette volupté connue uniquement des ames pures & vraies , ne se termina que par de nouveaux sermens d'être toujours unis.

En effet , Moclés & Phinée ne connoissoient d'autre bonheur que d'être ensemble ; ils aimoient les Sciences , les Belles-Lettres : l'Amour , jaloux de leur félicité , vint la troubler.

Phinée est obligé de faire un voyage de quelques mois , pour terminer avec les créanciers de son pere ; les amis comptent les momens de l'absence , les lettres se croisent chaque jour. Cependant Moclés se livre à la société ; mais , hélas ! ce fut aux dépens de son repos & de la paix dont jouissoit son ame sous le joug doux & heureux de l'amitié. Il voit dans une maison , où toutes les Dames de la ville s'assembloient , Orphis , jeune

veuve d'un vieil époux, fort riche, mais qui, d'une jalousie extrême, l'avoit toujours tenu renfermée dans son triste Château. Elle joignoit à une beauté peu commune, un esprit juste, orné, vif, délicat. Orphis, trop jeune encore pour se trouver maîtresse d'elle-même, étoit sous la tutelle de Lisimaque, son oncle paternel, vieillard respectable, & par sa probité, & par la bonté de son cœur. Ses décisions servoient de loi dans toute la Province; il jugeoit les différends entre les Gentils-hommes, & faisoit régner entre eux la bonne intelligence.

Au sortir de souper chez sa niece, Lisimaque fut attaqué par trois scélérats; sa vie étoit en danger: le hazard conduit Moclés à son secours: il tue un des assassins, les deux autres prennent la fuite. La frayeur avoit fait évanouir Lisimaque; Moclés, craignant qu'il ne fut blessé, le fait porter dans la maison la plus prochaine: quelle surprise pour lui de se voir chez Orphis! Il est saisi de divers mouvemens, qui jusqu'alors lui avoient été inconnus: il les attribue d'abord au plaisir d'avoir sauvé la vie à l'oncle de cette belle veuve.

Lisimaque n'ayant reçu aucune blessure , reprend bientôt l'usage de ses sens ; il ne trouve point d'expressions assez vives pour marquer toute sa reconnaissance : la tendre Orphis la partage sincèrement. Dès-lors , ces trois personnes s'unissent d'une étroite amitié , elles se voyent chaque jour , jouissent des mêmes sociétés. Lisimaque veut que Moclés prenne un logement chez lui , il ne peut se passer de son généreux défenseur.

Cependant Moclés ne fut pas long-temps à connoître le vrai sujet du trouble qu'il avoit éprouvé chez Orphis ; la forte impression qu'elle avoit faite sur son cœur , ne lui permit plus de douter de ses sentimens ; il se trouvoit l'homme du monde le plus malheureux , il n'osoit faire l'aveu de sa passion ; son cher Phinée étoit absent , il ne pouvoit lui confier ses peines , profiter de ses avis contre les égaremens de l'amour. Lisimaque s'apperçut , avec plaisir , de tout le pouvoir de sa nièce sur le cœur de Moclés , malgré les efforts qu'il faisoit pour cacher ses feux : il désiroit les unir , mais il auroit voulu qu'Orphis se décidât en faveur de son libérateur ; &

en elle il ne voyoit que de l'indifférence.

L'air distrait , embarrassé de Moclés , des soupirs étouffés , ses regards tendres , mais respectueux , en apprirent plus à la jeune veuve qu'elle n'en vouloit savoir ; l'union intime de Lisimaque & de cet amant l'effrayoit ; elle dépendoit entièrement de son oncle , en attendoit de grands biens ; & la contrainte dans laquelle elle avoit vécu , lui faisoit redouter tout engagement. Pour prévenir les sollicitations dont on pouvoit la persécuter , elle monroit sans cesse un éloignement invincible pour un second hymen ; son oncle espéroit que les rares qualités de Moclés pourroient détruire ces préjugés : il aime trop Orphis pour user tyranniquement des droits qu'il a sur elle , & la contraindre à prendre un époux.

Moclés , toujours plus amoureux , ne pouvant surmonter sa tendresse , en fait l'aveu à Lisimaque , qui lui montre toute la satisfaction que lui causeroit cette alliance ; c'est à vous , ajoute-t-il , à obtenir le consentement de ma nièce ; de mon côté , j'employerai tout mon crédit pour vous rendre heureux : les chagrins que lui a fait éprouver son mari ,

causent seuls la répugnance ; attendez tout du temps & de mes soins. Moclés se crut bientôt au comble du bonheur.

Il s'abandonnoit à cet espoir , lorsque Phinée , ayant terminé ses affaires , vint le joindre. Moclés vole à lui , avec cet empressement de la vraie amitié qui se peint dans les yeux , dans le son de la voix , & enfin dans toutes les facultés de l'ame : charme séducteur , qui , moins tumultueux que l'amour , l'emporte sur ses délices !

Ah ! Phinée , lui dit-il , que vous allez trouver de changement & de troubles dans mon ame ! J'aime , & ne peux être heureux sans la Beauté qui m'a fait renoncer à cette indifférence , dont je tirois vanité ; vous le savez , mon cher Phinée , je ne connoissois des sentimens que ceux qui nous lient ; mes jours étoient tranquilles. Orphis , il est vrai , est digne de tout mon attachement ; la vertu même approuve mon choix , elle regne dans les yeux de celle que j'adore ; elle embellit ses attraits. Il falloit vous garantir , lui répond Phinée , d'un penchant qui , tout sage qu'il vous paroît , ne peut être que dangereux : il maîtrise , il obscurcit la raison ; l'hom-

me est né pour être libre, il se doit préserver de tout ce qui le peut asservir. Que vous m'affligiez, mon cher Moclès! votre amitié, pour moi, va s'affoiblir; l'amour ne veut pas de concurrent. Fatal voyage, qui m'enleve mon ami!

Vous me faites injure, répart Moclès; mes sentimens pour vous sont trop vrais, je renoncerois plutôt à la vie, & à l'amour même, qu'à notre union. Vous vous abusez, répond Phinée, quand l'amour s'est emparé vivement d'un cœur, il y usurpe tôt ou tard les droits de l'amitié.

Les deux amis alloient souvent chez Orphis. L'air noble, aisé, l'esprit enjoué, juste & délicat d'Orphis; la probité & la candeur de Lisimaque attiroient l'admiration de Phinée; il louoit l'heureux choix de son ami. Sa philosophie, jusqu'alors si austere, se rendoit plus indulgente; & ce n'étoit jamais sans une peine intérieure qu'il sortoit de cette maison. Il n'attribuoit le plaisir de s'y trouver qu'à son amitié pour Moclès, qui lui rend cher tout ce qui l'intéresse. La belle veuve cependant paroissoit avoir de la prédilection pour Phinée; sa vicacité, ses saillies heureuses

les l'amusoient ; ils vinrent enfin à s'aimer.

Quel chagrin éprouve Phinée , lorsqu'il réfléchit sur ce qui se passe dans son cœur ! Fatale découverte ! Qu'elle lui coûte de larmes ! Je viole les droits les plus sacrés , s'écrie-t-il , je deviens parjure ; tous les pas que je fais tendent à la trahison. Fuyons , quand j'en devrois mourir , fuyons : mais Moclés n'est point aimé. Si j'osois me flatter , les regards d'Orphis , ses préférences , mille choses qu'un amant seul peut deviner , tout me prouve que , si je n'ai pas sa tendresse , je peux espérer de la mériter. Fais-je tort à mon ami ? peut-il se plaindre que je lui vole un cœur qu'il ne possède pas : continue ? Phinée , ajoute-t-il , mets le comble à ta perfidie ; oublie tout ce que tu dois au malheureux Moclés ; abandonne la vertu & l'honneur pour suivre , en aveugle , une passion criminelle , puisqu'elle peut causer la mort à tout ce qui t'étoit cher. Ah ! reviens plutôt à tes devoirs. L'amour vaut-il les douceurs innocentes d'une tendre amitié. Un ruisseau de larmes couloit de ses yeux ; Moclés le surprit dans sa douleur. Il le pressa de lui en dire la cause ;



en vain il l'engagea , pour se distraire , d'aller chez Orphis , il crut que de nouvelles infortunes l'accabloient ; il lui offrit sa bourse , ses secours , sa vie ; enfin il ne trouvoit rien d'impossible , pourvu qu'il lui rendit la tranquillité. Chaque discours d'un ami si fidele augmentoit les tourmens de Phinée. Quel changement ! ces entretiens , qui jadis lui étoient si doux , lui deviennent insupportables. Ses remords l'accablent. Bientôt sa santé en est altérée ; une maladie dangereuse fait craindre pour sa vie. Moclés , dans ces tristes momens , laisse languir l'amour , se livre tout à l'amitié.

Cependant Lisimaque sollicitoit sa nièce pour s'unir à Moclés ; il lui assuroit tout son bien en faveur de cet hyménée. Orphis , pressée de se décider , crut devoir à Moclés un aveu sincere de l'état de son ame ; un tête-à-tête imprévu avec cet amant lui en fournit l'occasion : l'accueil obligeant qu'elle lui fit , Penhardit à lui demander le don de sa main. Je vais , lui dit-elle , vous donner une preuve de toute ma confiance , & de mon estime ; l'offre que vous me faites de votre cœur me de-

vroit être précieuse : je connois tout  
 ce que vous méritez, je voudrois ne  
 m'unir à vous que pour vous rendre  
 heureux, il n'est pas en mon pouvoir ;  
 l'amour veut être payé par l'amour, il  
 m'est impossible d'aquitter cette dette,  
 contentez-vous de toute mon amitié.  
 Quoi ! Madame, reprit tendrement  
 Moclés, quoi ! la passion la plus vive,  
 mon respect ne peuvent vous toucher !  
 Croyez-vous, Madame, que je puisse  
 me guérir jamais d'un amour que vous  
 seule étiez capable de m'inspirer. J'a-  
 dore en vous, non vos appas, mais vos  
 vertus. Je suis le plus à plaindre des  
 hommes ; mais peut-être que l'estime  
 dont vous m'honorez, mes soins, le  
 temps, pourront un jour m'obtenir vo-  
 tre cœur. Je vous abuserois, répond  
 Orphis, de vous laisser cette espéran-  
 ce ; je déteste mon ingratitude : je vous  
 doit la vie de mon oncle, d'un oncle  
 que je ne peux assez chérir. C'est mal-  
 gré moi, puisqu'il faut vous le dire,  
 j'aime . . . . Quels efforts n'ai-je point  
 fait pour me garantir d'un penchant  
 qui me tyrannise. Peut-être, hélas ! que  
 Phinée n'en est pas digne . . . . Le sai-  
 sissement que ce discours cause au mal-

heureux Moclés, l'empêche de l'interrompre. L'œil fixe, il paroît un être inanimé : mais au nom de son ami, de cet ami si cher, il se fait chez lui une si grande révolution, qu'il tombe sans connoissance aux pieds d'Orphis, dont les soins officieux le rappellent à la vie. Ah ! dit-il, Madame, que ne me laissez-vous périr, le trépas m'auroit délivré de l'état affreux que j'éprouve. Je vous perds pour jamais : je perds mon ami . . . Après un morne silence qui peignoit son désespoir, il ajoute avec fermeté : Non, non, l'Amour, malgré sa puissance, ne triomphera jamais d'une ancienne amitié . . . Permettez - moi, Madame, d'informer Phinée de son bonheur : il vous adore . . . Oui, j'en suis certain. La langueur de cet ami, qui mille fois m'a fait craindre pour sa vie, désigne un secret important . . . Oui, Phinée vous adore . . . Je me rapelle son trouble, lorsque je lui parlois de vous ; ses discours commencés, aussitôt interrompus. Phinée cherche à triompher d'un feu dont son amitié pour moi gémit. Pouvois-je penser qu'il pût vous voir & résister à vos charmes ? Je ne dois me plaindre qu'à moi seul de

mon infortune . . . Adieu , Madame , je vais rendre la vie à mon ami , & lui sacrifier ma tendresse. Moclés vole chez Phinée ; au lieu de le trouver , on lui donne une lettre de sa part : le cœur saisi , il l'ouvre , & y voit ces mots :

„ Cher Moclés , il n'est plus temps  
 „ de feindre. Parjure envers vous , je  
 „ n'ai pu résister à un funeste penchant.  
 „ Les traits d'Orphis ont vaincu ma  
 „ raison , je l'adore ; que n'ai - je point  
 „ fait pour vaincre une passion si mal-  
 „ heureuse ? La nature a succombé ;  
 „ je me suis vu aux portes du trépas.  
 „ Toujours plus criminel envers vous ,  
 „ je suis dévoré d'un feu que je déteste.  
 „ Je vais dans la retraite expier mon  
 „ offense ; trop heureux si je peux y  
 „ trouver ma liberté. Je me punis bien  
 „ cruellement de ma foiblesse : je ne  
 „ vous verrai plus. Adieu , mon cher  
 „ Moclés , Orphis n'est pas complice  
 „ de ma trahison ; elle ignore ma flam-  
 „ me : aimez-la , elle en est digne :  
 „ passez ensemble des jours sereins &  
 „ tranquilles ; aimez Phinée , & plai-  
 „ gnez-le.

La lecture de cette lettre cause à Moclés une douleur que de vrais amis peuvent seuls concevoir.

Le voilà donc découvert, dit-il, ce funeste secret ! peux-tu croire, cher ami, que j'eusse été moins généreux que toi ? J'aurois renoncé à la vie même : hélas ! j'ai pensé te la faire perdre. Cruel Amour ! ta victoire sur mon cœur ne sera pas complète. Je cours après mon ami, il mérite tes faveurs : je le ramènerai aux pieds d'Orphis. Que dis-je ! pourrais-je être témoin de leur tendresse mutuelle ? N'importe, je veux les rendre heureux, même aux dépens de ma félicité.

Il part ; ce ne fut qu'après des peines & des recherches infinies, qu'il parvint à découvrir la retraite de Phinée. Tout ce qu'il lui dit des sentimens d'Orphis ne put déterminer ce généreux ami à revoir un objet si adorable.

Les deux amis se firent un sacrifice mutuel de leur passion, abandonnerent le monde, & vécurent ensemble le reste de leurs jours. Orphis apprit avec larmes le triomphe de l'Amitié, renouça à tout engagement, & hérita de tous les biens de Lisimaque.

---

 CHAPITRE VI.

*Du Citoyen.*

L'INTEREST a succédé à ces grands sentimens , qui , au sujet du patriotisme , ont immortalisé l'Antiquité , & que nous n'admirons que parce qu'ils nous sont étrangers.

✻

La plupart des hommes sollicitent des récompenses , comme si elles leur étoient légitimement dues ; l'Etat cependant ne peut jamais leur être redevable , en naissant , ils acquierent l'obligation de le servir ; & si les citoyens reçoivent des bienfaits , c'est à titre de graces.

✻

Un vrai citoyen doit penser , doit agir , comme les Horaces , les Curiaces , les Scevola , les Turennes , & enfin comme tant de Héros , tant de grands Hommes qui font honneur à l'Humanité.

✻

En servant le Souverain , la Patrie , ce ne sont pas les richesses qu'il faut

desirer d'acquérir ; c'est l'honneur : ce principe , établi solidement dans le cœur , fera fleurir les Arts , les Sciences ; donnera l'être à la magnanimité , à l'héroïsme ; servira d'aliment à la vrai valeur ; ce principe deviendra l'appui de la vertu & la fera respecter.



Nous devons nous conformer aux loix , quand même elles nous paroïtroient dures ou injustes ; parce que ces loix sont les liens de la société , & que l'homme , nécessairement , doit être assujetti.



Un Souverain reçoit de Dieu la toute-puissance : c'est à lui à s'en servir avec modération ; mais c'est à nous à obéir sans hésiter.



Nous ne devons rien trouver d'impossible quand il s'agit de l'Etat & de la gloire du Souverain. Si par des loix sages , & par des armées aguerries , un Prince ne veilloit à la sûreté des jours & des biens de ses Sujets , ceux-ci seroient en danger de les perdre ; ainsi lorsque les citoyens prodigueront au service de l'Etat & leurs biens , & leurs vies, ils ne feront que rendre au Souve-

rain ce qu'ils tiennent de lui, par la protection qu'il leur accorde.



Nous devons regarder l'Etat comme le chef moral d'une famille dont nous sommes les membres; ces membres doivent tous contribuer à son illustration & à sa sûreté; dans les occasions épineuses, les impôts sont justes. Le chef de famille agissant en bon pere, la ménagera dans la maniere d'établir ces impositions; en la ruinant il s'appauvrirait lui même.



Le Souverain est une Divinité sur terre, à laquelle nous devons nos hommages, notre amour; de son côté, un grand Prince doit agir, envers ses Sujets, avec bonté, & imiter l'Etre suprême, qui, en nous punissant même, travaille à notre bonheur.



Sans l'amour excessif que les Romains avoient pour leur République, elle n'auroit eu qu'une foible étendue; à peine auroit-elle été connue dans l'Histoire. C'est cet amour qui forme les grands Etats, dès qu'il s'éteint on peut prévoir leur chute; & si ces Etats se soutiennent encore, ce n'est que par



leur propre poids , & par une fausse & vaine idée de puissance qu'ils se sont acquise chez leurs voisins. On pourroit comparer ces gouvernemens aux célèbres pyramides d'Egypte; leurs dégradations n'ont pu les anéantir; mais comme elles ne sont point réparées , ces monumens de l'Antiquité éprouveront , enfin , une ruine totale.



Sans les faveurs que nos ancêtres ont reçues de la patrie , que serions-nous ? Car de penser qu'il existe encore des descendans de ces premiers vainqueurs des Romains & des Gaulois , c'est une pure chimere.



Le devoir de la Noblesse est de travailler à la gloire de l'Etat , & de donner au Peuple l'exemple de la soumission. Je compare un gentil-homme , qui , dans son château , vit dans l'oïveté , à certains Ecclésiastiques , qui jouissent des biens de l'Eglise , sans en faire part aux pauvres , & sans travailler au salut des fideles: En possédant ses fiefs , ce gentil-homme s'engage , par un consentement tacite , à servir son pays de son bras , comme de ses biens.

Plus le sang dont nous fortons est pur , & plus nous nous devons à l'Etat. L'espérance des récompenses ne doit jamais être le seul motif d'une belle action , & de notre exactitude à remplir nos devoirs envers la Patrie. C'est l'honneur qui en est le principe dans un vrai citoyen.



Le despotisme , une licence outrée , sont également contraires au patriotisme : des esclaves à la chaîne ne suivent , que forcément , les ordres , souvent injustes , d'un maître avare & cruel. Une liberté sans bornes cause aussi des désordres contraires à la société ; en ces deux excès , les hommes s'embarassent peu de la gloire du Souverain & de ce qui peut lui être avantageux. On ne voit de vrais citoyens que dans une Monarchie , où le pouvoir est restreint par des loix justes & légitimes , & dans une République où l'autorité des Grands , & celle du Peuple , se trouvent dans un parfait équilibre.



Les dissensions entre les Patriciens & les Plébéiens , pensèrent plusieurs fois détruire la République Romaine.

Le despotisme outré des Empereurs , qui sans gradations succéda à cette licence , énerva le courage des Sujets , leur fit perdre l'amour que , sous un gouvernement plus doux , leurs ancêtres avoient pour la Patrie , & ils ne regarderent plus cette Patrie que comme une terre étrangere.

✠  
 Il est rare que des Conjurés agissent uniquement pour le bien public. C'est l'ambition , l'espoir d'une meilleure fortune qui leur met les armes à la main. Des gens valeureux , il est vrai , mais sans mœurs , sans principes , & souvent sans religion , servent presque toujours de soldats à un chef hardi qui veut changer la forme du gouvernement. Il n'y a qu'à lire l'histoire de toutes les célèbres Conjurations , & on conviendra de la vérité de ce que j'avance.

✠  
 Un chef de Conjurés , qui , après avoir affranchi son pays de la tyrannie & d'un joug étranger , refuseroit de le gouverner , seroit un vrai citoyen.

✠  
 Solon avoit fait jurer aux Athéniens de suivre ses loix , & de ne jamais les

enfreindre sans son consentement. Pour les obliger à exécuter leur serment, il disparut, & se condamna à un exil volontaire. Ce grand Législateur, par ce trait héroïque mérite tous nos éloges.



Etre soumis à un seul maître, ou à plusieurs, tels que sont un Sénat, un Conseil de Magistrats, des Etats généraux, n'est-ce pas être également assujetti? Pourquoi se trouveroit-il plus de vrais citoyens dans une République que dans un gouvernement monarchique: il me semble qu'on devroit être plus attaché à un Prince sage & juste, qu'au vrai fantôme d'une liberté presque toujours idéale. Un Payfan des environs de la Haye ou d'Amsterdam paye les impôts avec joie; il s'imagine être un Souverain; l'argent qu'il donne, sert, dit-il, à l'entretien de sa flotte, ou à lui lever de nouvelles Troupes: semblable à cet Athénien insensé, qui se persuadoit que tous les navires qui abordoient au port de Pirée lui appartenoient.



Le peuple Romain se croyoit souverain dans ses commices & centuries,

tandis que réellement les Consuls & les Sénateurs tenoient la toute - puissance. Le nombre des Cliens & des Emisaires, que ces suprêmes Magistrats avoient dans ces assemblées tumultueuses, y faisoit valoir leurs avis ; mais lorsque les intrigues se trouvoient vaines & sans succès, les Patriciens adroits, politiques, cédoient, pour un temps, à la multitude, certains de regagner bientôt ce qu'ils se voyoient contraints de perdre : par cette politique ils étoient toujours assurés de dominer.



Les Sujets d'une Monarchie murmurent, crient contre les impôts ; parce qu'ils sont levés par la volonté d'un seul, ils s'en croient tyrannisés. Que ces impôts se trouvent ordonnés par un Prince, par des Sénateurs, des Etats généraux, des Magistrats, la contrainte n'est-elle pas égale ? Dans ces diverses sortes de gouvernemens, ces impositions ne servent-elles pas à entretenir les Places frontieres, à payer les Troupes, à garantir la Patrie des invasions des ennemis. Ces impôts ne servent-ils pas également à la gloire du gouvernement, soit monarchique, soit républi-

cain ; les préjugés conduisent presque toujours les hommes. Un républicain se croit libre parce qu'il ne dépend pas d'un Prince environné de gardes , & d'une Cour brillante ; ce républicain , cependant , est la victime de l'ambition , de l'avarice des Grands , des factions domestiques , des partis , de l'ascendant pris par une Puissance voisine , dont les décisions intéressées & ambitieuses reglent celles du Conseil. Ce citoyen ne voit pas que les vices qui travaillent sa république , le rendent plus esclave que s'il étoit soumis à un pouvoir despotique ?



N'est-il pas honteux , en des temps critiques , de voir des millionnaires élever des palais , fermer leurs coffres-forts , pour vendre plus cher leur argent , tandis que le Souverain est obligé de se restreindre ?



L'amour du bien public doit être plus cher dans ceux qui possèdent les dignités de l'Etat , que dans le commun des citoyens. Un Ministre sage & éclairé qui poussera cet amour même jusqu'au fanatisme , ne fera que ce qu'il doit.

On ne voit que trop communément des personnes qui aspirent à commander les Armées, refuser de servir la Patrie, plutôt que de se voir subordonnées à un chef moins ancien Militaire, mais plus expérimenté. Est-ce être citoyen? Ne faut-il pas tout sacrifier au bien public? Que j'aime à voir le grand Turenne ne point murmurer d'avoir le second grade en une Armée, que son mérite, sa naissance, son ancienneté auroit dû lui faire commander.



Lisimon, d'un caractère ambitieux, altier & dur, méritoit cependant le poste où il a été élevé. Entreprenant, hardi, fécond en ressource il n'étoit jamais rebuté par la mauvaise fortune; mais sa haine contre un grand Capitaine, un Héros, pensa perdre l'Etat. Lisimon ignoroit, sans doute ou ne vouloit pas se souvenir, que dans le rang qu'il occupoit, toutes ses pensées, ses actions devoient se rapporter à son pays, & qu'il devoit étouffer une haine qui devenoit criminelle dès que ses effets pouvoient porter le moindre préjudice à l'Etat, dont la gloire, le repos, les avantages l'em-

portent dans le cœur d'un vrai citoyen sur ses intérêts particuliers.

Il est d'un parfait patriote de bien s'examiner avant de solliciter des postes, des dignités, quand le bonheur de l'Etat dépend de la manière avec laquelle il exercera ces emplois. Un officier n'a jamais commandé que des camps de paix, il desire se voir à la tête d'une armée; sa naissance, la faveur, les intrigues lui en donnent enfin le commandement. Il a une valeur déterminée, & un sang froid admirable; mais il faut bien d'autres parties pour former un Général. Un autre a lu plusieurs ouvrages politiques, connoît les dates des traités, a parcouru les intérêts des Princes, il s' imagine connoître les divers ressorts qui font mouvoir les divers gouvernemens. Honoré d'une ambassade, il part, va négocier, fait un Traité sujet à mille contestations, ou laisse perdre à son pays des avantages qu'avec plus de connoissances il auroit pu lui conserver.

Alphée a refusé ce poste distingué: son grand âge, dit-il avec modestie, ôte à son esprit cette netteté, cette vigueur si nécessaires au manie-  
ment des affaires. Ce refus l'illustre plus que le rang qui lui étoit offert,



& prouve son amour pour le service de son Prince.

Polidor est parvenu aux honneurs & aux dignités qui peuvent satisfaire l'ambition : il y joint d'immenses richesses ; tous ses souhaits sont comblés. Sa vieillesse , ses infirmités exigent une vie tranquille : Polidor la desire : mais il n'hésite pas à se livrer aux occupations les plus laborieuses , & donne à ses compatriotes un exemple mémorable de l'amour de la patrie sur un cœur vertueux.

Lors du Siège de Turin , formé par l'armée Françoisse , un Sergent des Piémontois avec quelques Soldats gardoit le souterain d'un ouvrage avancé de la Citadelle ; la mine étoit chargée , il n'y manquoit qu'un saucisson pour faire sauter plusieurs compagnies de Grenadiers qui s'étoit emparés de l'ouvrage , & y avoient pris posse. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la Place ; le Sergent , avec fermeté , ordonne aux Soldats qu'il commandoit de se retirer , les charge de prier de sa part , le Roi son maître , de protéger sa femme & ses enfans , bat un briquet , met le feu à la poudre , & périt pour sa Patrie.



